

Bénédition Abbaticale de Mère M. Emmanuelle, Boulaur, 20 avril 2013

Lectures: Actes 9,31-42; Colossiens 3,12-17; Jean 6,60-69

L'Évangile de ce jour, gardé pour cette liturgie de Bénédition Abbaticale, nous situe d'emblée dans un moment décisif de la vie de Jésus et de ses disciples. Un moment dramatique, tragique même, qui anticipe la Croix. Jésus vient d'achever l'annonce de l'Eucharistie, l'annonce du don total de sa vie, de son corps, de son sang, livrés pour donner à tous la vie éternelle dans la communion en Lui avec le Père dans l'amour de l'Esprit. Car, "c'est l'Esprit qui fait vivre" (Jn 6,63), qui fait vivre avec Dieu. Et si les paroles que Jésus nous a dites "sont esprit et elles sont vie", c'est parce qu'elles nous font connaître la vie qu'Il nous donne en nous invitant à la communion totale avec Lui, totale parce qu'Il nous donne tout son corps, tout son sang à assimiler, pour nous laisser assimiler à Lui, jusqu'à sa vie éternelle qui détruit notre mort.

La révélation suprême du mystère du Christ est l'invitation à la communion avec Lui, et en Lui avec le Père dans l'Esprit. Dieu ne peut rien nous offrir de plus grand, rien de plus beau, de plus vivifiant et éternel, que l'entrée dans sa communion. Parce que cela veut dire entrer en Dieu, entrer dans la Trinité, devenir participants de la nature divine par l'Esprit. Entrer dans la communion du Christ et en Christ, veut dire entrer dans la Communion que Dieu est en tant que Dieu unique en trois Personnes.

C'est lorsque Dieu offre le plus, lorsqu'Il offre tout, qu'Il est aussi le plus pauvre, radicalement pauvre, de la pauvreté totalement vulnérable de l'amour. Offrir l'amour, un amour entièrement gratuit, est le choix de la plus grande vulnérabilité. Plus l'amour qu'on engage dans l'offrande est grand, plus grande est la vulnérabilité à laquelle on s'expose. Pour cela, personne ne peut être plus vulnérable que Dieu dans l'offre de son amour à l'homme. La Passion, la Croix, le Cœur transpercé, sont la vulnérabilité de l'amour que Dieu assume jusqu'à la fin.

Le discours sur le Pain de vie à la synagogue de Capharnaüm s'achève ainsi dans un silence où résonne une question qui, comme le "J'ai soif!" du Crucifié, ne finira jamais d'interpeller explicitement ou mystérieusement chaque être humain : "Voulez-vous partir, vous aussi?" (Jn 6,67). Cette question exprime toute la vulnérabilité de Dieu dans l'offrande gratuite de la communion avec Lui. On ne peut répondre à cette question seulement avec une phrase, un simple oui ou non, mais avec toute notre personne accordée ou refusée à la communion avec Dieu.

Oui, on peut choisir de refuser la grâce de la communion. "À partir de ce moment, beaucoup de ses disciples s'en allèrent et cessèrent de marcher avec lui" (Jn 6,66). Beaucoup retourneront à Lui après la Pentecôte, peut-être même purifiés par leur reniement, purifiés de l'orgueil qui prétend mériter la

communion avec Dieu. Pierre aussi va renier d'avoir été "avec Jésus" (Mt 26,69.71), et devra revenir purifier son reniement devant Jésus qui, encore une fois, s'offre à lui dans la vulnérabilité de l'Amour divin qui mendie l'amour humain: "Simon, fils de Jean, m'aimes-tu?" (cf. Jn 21,15-17).

Mais l'Esprit du Père a éduqué Pierre à cela car à Capharnaüm, Il lui avait inspiré une réponse qui avait l'humilité de la question, d'une humble demande de vagabond qui n'aurait plus d'abri, ou de naufragé qui ne retrouverait plus le salut d'un rivage: "Seigneur, vers qui pourrions-nous aller?" (Jn 6,68).

Et la demeure ou le rivage qu'est le Christ pour nous, ce sont ses "paroles de la vie éternelle" (6,68b), les paroles de sa communion de vie avec nous, les paroles par lesquelles Il entre en relation avec nous en nous attirant dans sa relation avec le Père par l'Esprit.

Sans ce foyer eucharistique où Jésus nous offre et mendie d'entrer dans la communion avec Lui pour entrer dans la vie éternelle de la Trinité, l'Eglise ne serait plus elle-même. Elle n'aurait plus sa nature, elle ne vivrait plus sa mission. Le Concile dont nous fêtons le cinquantième de l'ouverture en cette Année de la Foi, avait tout concentré dans la belle définition de l'Eglise comme "signe et instrument de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain" (*Lumen Gentium*, 1)

La vie consacrée, la vie monastique, pourrait-elle avoir un autre centre et fondement que ce foyer? Pourrait-elle exister, se développer, ou se réformer sans se comprendre essentiellement comme désir de répondre humblement à l'offre de communion du Christ qui s'expose à l'abandon? À quoi doit servir un monastère sinon à aider ses membres à rester avec Jésus, à marcher avec Lui, à vivre avec Lui, pour être dans l'Eglise et pour le monde tout simplement l'écho vivant de l'offre de communion du Christ à toute l'humanité?

Saint Benoît insiste: "Ne rien préférer à l'amour du Christ" (RB 4,21): ne rien préférer au fait de vivre avec Lui, ne pas céder à la tentation de ne plus marcher avec Lui, de renier la grâce d'être avec Celui qui est avec nous "tous les jours jusqu'à la fin du monde" (Mt 28,20).

Nous ne comprenons rien à la Règle si nous ne saisissons pas que la seule préoccupation de saint Benoît, et donc son charisme, est de nous aider à vivre avec le Christ toute notre vie, tous les aspects de la vie humaine, afin qu'elle se transfigure de plus en plus en vie éternelle, en vie de communion avec l'Éternel.

Saint Paul a évidemment précédé saint Benoît dans ce désir ardent d'accompagner les communautés chrétiennes à être des lieux où l'on poursuit la grâce et la tâche de vivre tout dans la communion du Christ. Nous venons d'entendre une de ses plus belles exhortations à vivre cela. Il nous montre la vie de la communauté comme une symphonie de communion où tous les membres et les éléments de l'orchestre doivent s'accorder.

Le « La » est le nom de Jésus : « Tout ce que vous dites, tout ce que vous faites, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus Christ, en offrant par lui votre action de grâce à Dieu le Père » (Col 3,17).

C'est une symphonie eucharistique qui exprime la beauté éternelle et universelle de l'action de grâce du Fils au Père. Et si la note de l'accordage est la présence du Fils qui s'offre en action de grâce au Père, l'harmonie elle-même est l'amour de charité, l'agapè : « Par-dessus tout cela, qu'il y ait l'amour : c'est lui qui fait l'unité dans la perfection » (Col 3,14). Cet amour qui crée la parfaite unité de ce qui est multiple est justement la communion.

Jésus est venu réaliser l'harmonie de son amour eucharistique pour le Père au milieu de la multiplicité de l'humanité pécheresse et mortelle. L'harmonie trinitaire a comme voulu s'enrichir de la pauvreté dissonante de notre tendance à la division, à la rupture, à la haine, à l'individualisme, à la jalousie, à la décomposition de la mort. La symphonie de l'amour s'est faite symphonie de la miséricorde, et l'amour de communion se crucifie dans le pardon jusqu'à offrir la vie pour faire de l'ennemi un frère accueilli par le Père, l'ami qui sera toujours avec nous dans le Paradis. « Puisque vous avez été choisis par Dieu, que vous êtes ses fidèles et ses bien-aimés, revêtez votre cœur de tendresse et de bonté, d'humilité, de douceur, de patience. Supportez-vous mutuellement, et pardonnez si vous avez des reproches à vous faire. Agissez comme le Seigneur : il vous a pardonné, faites de même. » (Col 3,12-13)

Cette harmonisation de toutes nos relations dans l'humble communion de la miséricorde est l'œuvre de Dieu que saint Benoît nous fait poursuivre jour après jour, jusqu'à ce que le Christ, par ce chemin, puisse « nous conduire tous ensemble à la vie éternelle » (RB 72,12).

L'abbesse, chère Mère Emmanuelle, reçoit l'appel à présider la poursuite de cette harmonisation de la communauté dans la communion eucharistique du Christ.

Saint Benoît semble décrire effectivement l'abbé comme un chef d'orchestre qui redonne constamment la bonne note de l'accord, qui accorde les instruments désaccordés (il y en aura toujours !), qui reprend et expose la partition originelle de l'Évangile, de la Règle, de la sagesse chrétienne et monastique, tout en favorisant les bonnes improvisations qu'il doit quand même harmoniser avec la partition principale et avec l'ensemble de l'orchestre. Parfois il doit demander des arrêts de l'exécution, pour laisser à nouveau jaillir la musique du silence et de l'attention ; demander des « *da capo* », faire reprendre des mouvements, voire toute la partition dès le début.

Parfois il doit inviter des musiciens à changer d'instrument, ou au moins à se taire un peu pour écouter l'harmonie des autres et y rentrer avec la douceur du pardon et de l'humilité.

Ce n'est pas de tout repos, la performance de l'abbé, de l'abbesse.

Mais il ne faut pas oublier que le seul vrai Maître d'orchestre est et demeure le Christ, qui a une capacité de direction et d'harmonisation infiniment plus profondes et efficaces que tout ce que peut faire et dire l'abbesse ou l'abbé. Car Jésus peut toujours harmoniser les cœurs et les relations par la puissance de son Esprit. À la fin de sa vie, Beethoven était si sourd qu'un autre devait diriger l'orchestre en cachette derrière son dos. Cela, au fond, le Christ le fait toujours, heureusement sans trop se cacher, ni à l'abbé ni à la communauté.

Car le supérieur d'une communauté, comme tout pasteur dans la vie de l'Eglise, tient toujours la place de Celui qu'on ne peut pas remplacer. On peut être son instrument, pas son remplaçant. C'est pourquoi, même les apôtres étaient choisis par Jésus premièrement et essentiellement pour « être avec Lui » (Mc 3,14). La mission, le ministère, la tâche, et leur fécondité, ne sont que le rayonnement de cette communion avec le Seigneur vécue toujours et avec tous, quitte à rester avec Lui lorsqu'Il est abandonné, seul à mendier la goutte d'eau de notre amitié.

Cela doit être le centre et la confiance du ministère d'une abbesse. Si pour saint Benoît l'abbé « tient la place du Christ » dans la communauté (RB 2,2), les premiers qui devraient profiter de cette co-location avec Jésus devraient être les abbés ou les abbesses eux-mêmes. Qu'ils en profitent pour rester vraiment avec Jésus, pour vivre avec Lui tout ce qu'ils doivent accomplir, chaque souci, la relation avec chaque sœur ou frère, et surtout leurs pauvres limites à faire face à tout avec patience et amour, avec miséricorde, avec courage aussi. La meilleure ascèse chrétienne est celle de concentrer la recherche des multiples vertus nécessaires pour vivre sa vocation, dans la recherche d'une communion constante avec Jésus qui, lorsqu'Il peut être avec nous, nous donne tout avec Lui, surtout ce dont nous avons besoin pour le bien des autres, pour conduire à Lui les sœurs et frères qui nous sont confiés.

Saint Pierre est le meilleur modèle de supérieur, de berger que l'Eglise puisse nous indiquer. Il a transformé la conscience humiliante de ne jamais pouvoir garantir sa propre fidélité en attachement encore plus ardent – ardent comme la soif – à son Maître et Seigneur. Son ombre est devenu l'instrument de sa puissance (cf. Ac 5,15), et dans cette puissance de communion avec le Christ, il est devenu l'instrument du Ressuscité qui fait lever les paralytiques comme Énéas, les morts comme Tabitha, pour marcher et vivre toujours dans la joie pascale avec Jésus.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist